

PAUL LEGRAND  
DIRECTEUR, RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS  
(Un an)  
LYON..... 8 fr.  
DÉPARTEMENTS... 10 fr.

EVARD, Dépositaire général  
17, Rue des Archers, 17.  
LYON

# LA VIE LYONNAISE

HEBDOMADAIRE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, SATIRIQUE ET MONDAINE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : Place des Jacobins, 6.

Pour ce que rira est le propre de l'homme (RABELAIS)

HENRI BOLLÈNE  
SECRETÉAIRE DE LA RÉDACTION

ANNONCES & RÉCLAMES  
chez  
PHILIPPE, place Bellecour, 10  
(SEUL CONCESSIONNAIRE)

EVARD, Dépositaire général  
17, Rue des Archers, 17.  
LYON

## LES INCIDENTS DE LA MARTINIÈRE

### LE REMPLACEMENT DE M. LANG — DERNIÈRES MANŒUVRES

#### SOMMAIRE

CHRONIQUE. — Philaminte.  
FANTASIES D'AMOUR. — Paul Balluzy.  
LES DÉNICHEURS (conte). — Salvador Rueda.  
SEMAINE MONDAINE. — Cascarinette.  
A LA MARTINIÈRE. — Paul Legrand.  
ÉCHOS ARTISTIQUES. — Paul Dargentière.  
CHRONIQUE MUSICALE. — René Tyrci.  
HUITAINE DRAMATIQUE. — J.-L. de Praz.

#### CHRONIQUE

La question de la femme avocat, nous vaut, en attendant qu'elle soit adoptée, un jugement assez gai. On a perdu le secret de ce genre-là; notre magistrature est de plus en plus lugubre; la toge est soporifère, partout ailleurs que dans l'opérette où, même, ce n'est plus souvent aujourd'hui que l'on réussit à nous montrer des magistrats amusants. Un jugement gai, c'est toujours cela de pris; mais il vaudrait mieux qu'on eût pris une bonne décision, confiant aux femmes qui veulent plaider et que la chicane attire, le droit de se faire inscrire au barreau.

L'arrêt des magistrats belges s'appuie simplement, sans trop d'aigreur, sur l'infériorité reconnue de la femme. Cela est un peu irrévérencieux, et je ne me figure pas aisément la joie de Mlle Popelin devant une pareille déclaration. Elle a dû faire une belle moue! Sans compter qu'elle aurait pu répondre aux juges que beaucoup de représentants de l'autre sexe, pour être avocats, n'en étaient pas moins superlativement plats et que, dans tous les cas, la responsabilité de la femme étant la même que celle de l'homme dans le délit, on ne voyait pas bien ce que venait faire cette vieille balance de l'infériorité féminine dans un arrêt juridique.

Je n'aime pas trop, je me hâte de l'ajouter, que les femmes se mêlent des affaires de justice. Il y a là-dessous de si misérables intérêts, de si mesquines compétitions, des actions si odieuses, qu'elles ne pourraient, à remuer cette boue, que perdre la délicatesse d'esprit qui les distingue et qui fait d'elles, en un siècle où tout s'abaisse, diminuer, perd la vague auréole de poésie, de foi ou d'héroïsme qui pouvait faire aimer la vie, qui fait d'elles, ai-je dit, le dernier et suprême palladium de l'humanité ennuyée et désabusée.

Mais cela posé, de quel droit le prétoire serait-il interdit à la femme? Elle est témoin, demanderesse ou défenderesse; elle a bien, il me semble, le droit d'être quelquefois le représentant de ses propres intérêts. Dans une action en divorce, par exemple, pourquoi la femme qui plaide contre son mari, ne confierait-elle pas sa défense à une autre femme? Est-ce que l'on croit qu'un homme seul est capable de faire valoir les droits méconnus, de faire proclamer l'innocence d'un individu fausement accusé, et ne voit-on pas que les femmes seraient plus expertes, plus droites pour déchiffrer certains cas de conscience, pour dénouer certaines crises morales, trop souvent, hélas! traitées par les seules formules du code?

Et si l'on élargit ce débat, si l'on songe à la gêne que doit fatalement éprouver une accusée, si bas qu'elle soit descendue, et si abominable que puisse être son crime, devant l'homme chargé de la défendre, qui pénètre dans sa cellule au moment où se produit cette crise particulière issue de la solitude, des longs interrogatoires, au moment de cette épou-

vantable défaillance de l'âme abandonnée, jetée entre quatre murs et qui ne sait plus rien du monde, sinon qu'il y a des juges qui demanderont son châtimement au nom de la société et des gendarmes qui l'encadreront sur le banc horrible des criminels. N'entrevoit-on pas l'influence salutaire que les femmes avocats pourraient exercer? Que la défense soit plus maternelle, plus tendre, est-ce que vous y voyez un mal quelconque, et ne sentez-vous pas combien elle gagnerait à être exercée par une femme au profit d'une femme?

Mais voici qu'on a répondu par des arguments de vaudeville à la demande légitime renouvelée par Mlle Popelin. On dit que dans certains cas la justice pourrait être diminuée par ce fait par les jurés s'ils résistaient aux arguments de l'avocate, ne sauraient pas toujours être insensibles aux regards d'une jolie femme. C'est avec des arguments comme ça qu'on a l'habitude d'ajourner en France les réformes les plus pratiques et les plus désirées. Tout nous arrive un peu par l'opérette à nous autres, nés malins! Voyez-vous le prétoire transformé en salon de flirtage, et ne frémissiez-vous pas en songeant au spectacle que ne manquerait pas de nous offrir ledit prétoire, si les femmes y pénétraient: les douze jurés et leur chef, et les juges, et l'avocat général, pris tout à coup d'une passion pour un défenseur appartenant à l'autre sexe et lui faisant grâce de la tête de son client, parce qu'ils auraient perdu la leur!

Ce langage ne me paraît pas très flatteur pour la justice, qui fait montre de plus de sérénité et demeure assez généralement froide en ce qui concerne les choses du cœur. La supposer accessible à ces frissons humains, c'est la diminuer en quelque sorte, et ce n'est pas vouloir beaucoup pour son respect que de la traiter de cette façon. Les femmes au barreau ne feront pas plus pour troubler la raison de la Cour que ne font aujourd'hui les belles abonnées des assises, qui ont inventé des toilettes spéciales pour les jours d'audience et qui, après avoir fait risette au coupable, taillent des succès à leur avocat. Et, au-dessus de tous les motifs spéciaux, il y a cette considération qu'on ne peut pas refuser à la femme, en pleine fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le droit à l'intelligence. J'ai dit plus haut, que j'aimais mieux la voir au foyer qu'au barreau. Mais les motifs qu'on donne pour l'en exclure me paraissent si misérables et tellement à côté, que j'en viens peu à peu à m'insurger et à déclarer, en fin de compte, que c'est assez d'oppression comme ça, et qu'on ferait bien de laisser cette thèse de l'infériorité de notre sexe à la vieille Eglise catholique. Les temps nouveaux veulent des formules nouvelles, et, puisqu'on nous a ouvert les Facultés, puisqu'on nous a fait des lycées et des collèges, il faut nous laisser à présent le droit de pratiquer les sciences qu'on nous a apprises. Celles qui se fourvoieront dans la médecine ou dans le droit ne seront peut-être pas les plus heureuses; mais on leur doit une compensation, et il serait sans doute bien difficile à ceux qui les oppriment, de chercher, pour la leur refuser, autre chose qu'un argument sentimental ou religieux.

PHILAMINTE.



#### Le Missel du Péché

##### PENDANT

Sous ta liqueur enchanteresse, à mes lèvres, meurt ma chanson?  
Joseph GAUTIER.

Tout se tait, — même la perruche;  
L'angora dort auprès du feu,  
Pelotonné dans la peluche  
Et jamais œil ne fut plus bleu

Que le tien! Ta main prend la mienne.  
Mes gros doigts dans tes petites doigts,  
Car tu veux que je me souvienne  
Que ce bonheur, je te le dois.

On se dirait bien que l'on s'aime,  
A quel point c'est délicieux;  
Mais on n'a pas la force même  
De se regarder dans les yeux.

Et tu défailles!... tu défailles,  
Et je sens nos âmes partir,  
Aussi légères que des pailles,  
Papillonner puis revenir.

Fernand MAZADE.



#### Echos et Nouvelles

M. Dalbert, directeur des Célestins, désireux de donner à l'œuvre de bienfaisance de la Presse Lyonnaise un témoignage de sa sympathie, a offert la répétition générale de la Revue en préparation dans son théâtre au bénéfice des Fourneaux.

Cette Revue est montée avec un grand luxe de décors et de costumes. Elle met en scène les événements qui se sont accomplis à Lyon pendant l'année qui s'achève, et toutes les prévisions sont pour un grand succès de curiosité.

L'auteur, M. Lénka, est enchanté de ses interprètes, qui, de leur côté, trouvent la pièce tout à fait à leur goût. Mais il fallait que cette répétition générale offrit aux spectateurs, qui en demandera des prix plus élevés que ceux du lendemain, un attrait spécial et à cet effet, nous avons obtenu le concours de quelques-uns des artistes du Grand-Théâtre, qui pour ce jour-là seulement prendront part à un intermède musical et feront entendre quelques morceaux choisis avec soin.

Nous n'avons pas encore le droit d'en dire davantage; nous nous bornerons donc à engager tous les amateurs de belles représentations à retenir, dès à présent, leurs places au bureau de location des Célestins.

Inutile d'ajouter que la tenue de soirée sera de rigueur et que la salle sera magnifique à voir, sans parler de ce que présentera de piquant une scène ajoutée exceptionnellement à la Revue pour encadrer les meilleurs artistes du Grand-Théâtre.

Dimanche, 23 décembre, à une heure et demie, à la salle Philharmonique, concert donné par Mmes Blanchard, avec le concours de Mlle Tanési, MM. Gerbert et Pio Bedetti.

Dimanche 30 décembre, concert Colonne, au profit de l'Œuvre de l'Hospitalité de Nuit. Ce sera une bonne fortune pour les dilettanti que d'entendre un des premiers orchestres du monde.

Prochainement, un concert sera donné au profit d'une œuvre de bienfaisance, où l'on entendra le ténor Talazac, qui est en ce moment à Madrid. Ces jours derniers il chantait dans une soirée donnée par la reine, au Palais.

M. Litoff, l'auteur des *Templiers*, vient

de faire représenter avec un certain succès à l'Opéra-Comique un opéra intitulé: *L'Escadron volant de la Reine*. On a beaucoup applaudi le prélude du deuxième acte, une pavane et différents motifs de l'orchestre.

Dans le courant de la représentation, le président de la République a fait appeler dans sa loge M. Paravey, le directeur, et l'a complimenté.

Les étudiants de Paris viennent de prendre une décision des plus curieuses et qui ne manquera pas de s'étendre à tous les centres universitaires: le port d'un béret en drap violet avec lisières différentes, suivant les facultés.

Les lisières seraient ainsi réparties: le jaune pour les Lettres, le rouge pour le Droit, le grenat pour la Médecine, le vermillon pour les Sciences et le vert pour la Pharmacie.

#### NOUVELLES A LA MAIN

Chez le marchand de vin:  
Quand vous dites un crû, c'est de vin qu'il s'agit.

— Oui.  
— Et quand vous dites une crue, c'est de l'eau, n'est-ce pas? Donc l'eau est féminin du vin.

— Oui, oui, mais ou voulez-vous en venir?  
— A ne plus vous entendre dire, quand vous mettez de l'eau dans le vin: c'est un baptême, puisque vous reconnaissez que c'est un mariage.



Nous sommes surpris que le *Lyon Républicain* ait cru devoir reproduire dans son numéro du 19 courant, des attaques calomnieuses contre nous et tous ceux qui ont cru devoir combattre la direction et l'administration de l'Ecole la Martinière.

Le *Lyon Républicain*, qui soutient là une bien mauvaise cause, eût dû y regarder à deux fois avant de déclarer que le Directeur de l'Ecole est un Directeur irréprochable, et que tous ceux qui sont ses ennemis ont contre lui des rançunes à satisfaire ou convoitent sa place. Il se fit aperçu qu'à côté de nous et avec nous, — qui ne sommes ni dans le premier ni dans le second cas — est le personnel enseignant de l'Ecole.

Nous ne ferons pas au *Lyon Républicain* l'injure de croire que la note parue mercredi dernier émane de sa rédaction; nous nous contenterons de penser que MM. Bouvet, Barbier et Lang n'y sont pas étrangers.

Cette note est la dernière manœuvre de gens aux abois, car dans toute autre circonstance, c'est-à-dire à sang-froid, nul n'eût osé accumuler en aussi peu de lignes autant d'inepties. Elle est l'héritage d'une Direction et d'un Conseil dont les capacités sont jugées depuis longtemps. Direction et Conseil qui cherchent, avant de s'en aller, à se raccrocher à toutes les branches.

Mais pourquoi le *Lyon Républicain*, n'a-t-il pas fait remarquer à l'auteur de la note que si nous sommes des gens sans aveu, des diffamateurs à gages, il lui est facile de nous assigner devant les tribunaux? Il eût trouvé là une occasion de le confondre, car il eût pu l'enfermer dans ce dilemme:

« Ou vous êtes un brave homme calomnié et alors il faut impitoyablement poursuivre votre calomniateur et ne pas craindre de le désigner dans votre note. »

« Ou vous vous plaignez d'être diffamé alors qu'on n'a fait que raconter ce qui se passe à l'Ecole et alors vous êtes un imbécile. »

Il lui eût été facile de voir que l'auteur de la note n'a pas été diffamé et que la seconde appellation est la croyait qui lui convient.

Que si le *Lyon Républicain* se croyait encore que nous exagérons, il aille s'informer auprès de tous les professeurs, de la valeur de M. Lang comme Directeur, de ses relations avec les professeurs, etc., etc. Il reviendra convaincu.

PAUL LEGRAND.

#### FANTASIES D'AMOUR

##### RÉVEL

Comme nous sommes éveillés tôt ce matin, ma chère âme! Avons-nous trop dormi cette nuit? Nos étreintes ont-elles été plus froides et moins longues — glacées que nous étions de ces brouillards qui nous enveloppent et nous pénètrent, et

qui te front frissonner contre mon épaule, plus près encore, et toujours.

Rendormons-nous, veux-tu? Rien n'est encore debout autour de nous. Le torrent seul se plaint et râle, vois, les campanules sont sous le feuillage, et la montagne garde son bonnet de brouillard. La nuit s'étend encore épaisse et fraîche comme toi... Pas d'étoiles! Tes yeux scintillent davantage, dans ta prunelle brille une clarté plus douce et plus tendre, — mystique....

Rendormons-nous! comme le papillon dans la rose, ma tête dans ton sein; rendormons-nous l'un contre l'autre dans la chaleur des draps, nous ferons de bien beaux rêves, des rêves couleur de ta chair, moirés d'azur....

Rendormons-nous, c'est l'heure de s'aimer, ô ma charmante! L'heure matinale qui va sonner! Nous l'entendrons agréablement coter à côté, — il fait si bon l'un près de l'autre, quand on s'aime et qu'il fait si froid!

#### LAMENTO

Mon amour, tout est triste loin de vous, de vous, embellie par le rayonnement pâle du lointain, plus merveilleuse dans mon esseulement. Véritablement, ma bien-aimée, un voile de tristesse s'étend sur toute chose. Ne vous semble-t-il pas que la nature se met en deuil, et que la transparence bleue du ciel elle-même se vêt de sombre?... O ma bien-aimée que l'exil est dur, car c'est un exil d'être loin de vous! Ici, seul, je passe mes heures mélancoliquement; en mon révoir à songer de vous, — de vous, que je ne veux pas croire oubliée; mais hélas! à cette heure où? que devenue?

Ma bien-aimée, ces choses poussent au suicide à la longue. La vie tourne au dégoût dans le loin; ainsi, cette rivière qui coule sous ma fenêtre, semble m'inviter par sa plainte, m'appeler par sa tristesse de chanteuse, — chanteuse triste comme mon âme sous le grand soleil vagabond, indifférent et impassible dans sa majesté d'astre-roi.

Comme ce tumulte de la foule est vain et sot!... et comme rien ne remplace votre voix! Comme le paysage est toujours le même; de l'eau, des arbres et du ciel, — cet implacable ciel ironique! — et comme tout cela est loin de vos yeux, du rayonnement mystique de vos prunelles et de votre bouche en fleur!

Ma bien-aimée, la forêt tressaille, — comme mon cœur, sous le souvenir, — ma bien-aimée, le frisson du soir agite les choses, — vous souvenez-vous? — ce frisson du soir qui faisait rapprocher nos êtres et ouvrir nos lèvres, — ce frisson d'amour.... vous en souvient-il?....

PAUL BALLUZY.



#### LES DÉNICHEURS

(Traduit de l'espagnol.)

Voyant quelle belle après-midi il faisait, Père et Luis résolurent, en bons camarades, de ne pas occuper ce jour-là leurs bancs à l'école, mais de mettre tous les deux leurs livres sous le bras et d'aller ensemble courir la campagne, dans l'unique but de trouver chacun le nid qu'il convoitait, nid qui n'en vaudrait que mieux s'il était rempli d'oisillons.

Père se distinguait de tous ses camarades d'école par l'indifférence qu'il professait d'habitude pour toute espèce de choses, par sa laideur peu commune et le mauvais état de ses vêtements dont la douteuse propreté se communiquait plus que de raison à son visage.

Luis était, au contraire, un enfant aux yeux pleins de malice, un peu grands, qui brillaient d'un éclat singulier. Dans sa personne, dans ses attitudes, dans ses pa-

roles accompagnés d'un sourire narquois, dans tout ce qui le caractérisait en un mot, on remarquait la vivacité la plus canaille unie à un air d'espièglerie des plus réussis. C'était comme un étrange composé d'enfant et d'oiseau, tenant plus, si c'est possible, du second que du premier. Sa sensibilité était telle qu'il suffisait pour faire vibrer son système nerveux, du bourdonnement d'un insecte, d'un vif rayon de lumière ou de la plus insignifiante parole d'un camarade.

Avec son pantalon troué et déchiré ne descendant qu'à mi-jambe et soutenu par une bretelle passant sur une seule épaule, sa veste criblée de trous et à l'une de ses oreilles, une morsure qui donnait à sa figure un air encore plus malicieux, Luis ressemblait à un de ces petits vauriens qui poussent entre les barques sur les plages de Malaga.

Peu de muscles, certaines ondulations de chat, un langage très coloré et des yeux pétillant d'intelligence. On eût dit que tout le corps de cet enfant pensait et discourait et que ses membres comme ses vêtements riaient et grimaçaient.

Pieds nus, le visage barbouillé, l'un portant une sandale à la main, l'autre le volume de poésies classiques sous le bras, les deux galopins descendirent par un sentier près du village jusqu'au bord de la rivière des deux côtés de laquelle une longue ligne de peupliers se dressait et s'étendait au loin dans la campagne, au milieu de vallées boisées, de coteaux tapissés de verdure et de montagnes dont les chênes-verts perçaient le sol de bronze.

— Sais-tu, Père — dit tout à coup Luis — que le maître va nous rosser d'importance?

— Et qu'est-ce que cela me fait! répondit Père en examinant les arbres du regard pour voir s'ils portaient des nids.

— Des bêtises! Lorsque demain matin nous entrerons à l'école, tu verras quelle grêle! Tu verras!... et si nous ne savons pas la leçon... tiens prends mon livre, pour voir si je la sais.

— Je ne sais pas maître d'école.

— Cela se voit assez, tu n'as pas besoin de le dire; il me semble cependant qu'avec le livre sous les yeux tu pourrais savoir ce qu'il dit.

— C'est bon, donne, mais ne te moques pas de moi, morbleu; parce que si je me fâche... tu sais à quoi sentent mes ongles.

— C'est entendu, prends à cette page du livre.

— Ça y est, commence.

Et Luis commença à réciter ainsi sa leçon.

J'entends sur un roseau  
Gémir un petit oiseau  
En voyant le nid qu'il aime.

Soudain, il s'arrêta au pied d'un peuplier dont la cime était au niveau du lointain clocher de l'église, et il dit en s'accroupissant et baissant beaucoup la voix:

— Eh! Père! regarde, regarde-donc, ne vois-tu pas, là-haut, là-haut!

— Là-haut, là-haut!...

— Et oui, sacrebleu, au bout du peuplier.

— Eh! bien, je ne vois rien.

— Si, tout au bout... un nid!

— Voyons, voyons? C'est ma foi vrai!

Eh bien! écoute, va le prendre.

— Il est bien haut, Père.

— Laisse donc, tu vas l'atteindre tout de suite.

Diable! Et toi, pourquoi n'y grimpes-tu pas?

— Moi non! moi non! tu as l'air tout bête!

— Vas-y, toi, si tu veux.

— Je le crois bien que je veux.

— Mais tu ne peux pas; eh!

— Moi, je ne peux pas? tiens voilà le livre — dit Luis blessé dans son amour-propre; — mais écoute, s'il vient quelque chose, par sa laideur peu commune et le mauvais état de ses vêtements dont la douteuse propreté se communiquait plus que de raison à son visage.

Luis était, au contraire, un enfant aux yeux pleins de malice, un peu grands, qui brillaient d'un éclat singulier. Dans sa personne, dans ses attitudes, dans ses pa-

— Va toujours, il ne vient personne.

Luis embrassa l'arbre; mais à peine avait-il fait deux brassées vers le haut en élevant d'abord les mains et pliant ensuite les jambes qu'il dut lui venir une idée lumineuse, car il se laissa glisser jusqu'à toucher des pieds le sol et dit:

— Mais, sacrebleu, de quoi peut bien être ce nid?

— De chardonneret probablement — répondit Père.

— Ou de loriot, n'est-ce pas vrai?

— Peut-être bien.

— Eh bien ! je vais te dire une chose.  
— Laquelle ?  
— C'est que si j'attrape ce nid, il sera pour moi.  
— Et pour moi, non ?  
— Alors va toi-même le prendre.  
— C'est bien ; il sera pour toi, mais tu me donneras un oisillon.  
— Soit, et un œuf s'il y en a, n'est-ce pas vrai ?  
— Oui, grimpe donc.

Luis embrassa de nouveau le tronc de l'arbre et se mit à monter par petites brassées en trainant le ventre et s'aidant des pieds et des mains.

Et il fallait voir comme il pouvait, le mioche, comme il s'ingéniait pour ne pas tomber à poser ses pieds dans l'aisselle des branches, à planter ses ongles dans les fentes de l'écorce et comme parfois, saisissant une branche à belles dents, il restait suspendu dans l'espace.

— Allons, courage ! lui criait Père du pied de l'arbre.  
— Est-ce qu'il vient quelqu'un ? demandait en se retournant Luis dont les joues étaient écarlates.

— Non, il ne vient personne, grimpe ; tu approches. Accroche-toi à ce rameau ; passe maintenant à côté... houp !... ainsi ; te voilà déjà à la fourche !

— Eh ! Eh ! — cria Luis, les jambes écarquillées dans les grandes divisions du peuplier. — Comme on voit bien d'ici ! Dis donc ! La maison du frère Lucas, le jardin d'Hippolyte, l'église... La vois-tu, toi, d'où tu es ?

— Moi, non.  
— Et la rivière, la vois-tu ?  
— Pas davantage.

— Dis donc, comme elle est longue ! — Mais va donc, grimpe, va donc !  
— J'y vais, — dit Luis, et il se dressa contre la principale branche qu'il entourait de ses bras.

Quand il recommença son ascension, l'enfant grimpa à travers la branchage avec l'agilité d'un oiseau.

Il arriva bientôt à une telle hauteur que c'est à peine si d'en bas on pouvait l'apercevoir collé au tronc de l'arbre. Le branchage de plus en plus épais s'opposait à son passage ; quelques rameaux lui égratignaient le visage, et des pousses lui donnaient des soufflets, comme si elles voulaient défendre le nid dont il était déjà près.

— Houp ! courage ! — ne cessait de répéter Père d'en bas.

— Est-ce que je suis bien haut ? — demandait l'autre, d'une voix qui s'entendait à peine.

— Eh ! passablement !  
— Vois, vois ! je te touche.

Cela était vrai. Luis atteignit le nid, et s'écriant avec une indicible joie : « il y a des petits ! » il les plaça soigneusement sur sa poitrine en se courbant pour ne pas leur faire de mal.

— Quel vent ! disait-il d'en haut d'une voix à peine perceptible.

— Eh !  
— Qu'il... ait... coup... vent.  
— Je n'entends pas.

— Il... emble pas... ais... ombre.

A ce moment le vent souffla avec tant de violence que le peuplier se balançant d'une façon effrayante.

La situation était terrible. Luis devenu extrêmement pâle, commença à trembler entre les branches et à vouloir se cramponner pour redescendre.

Inutile effort. Un impétueux souffle de trombe arracha quelques rameaux autour de l'enfant, courba jusqu'à terre le sommet du peuplier, et le malheureux déniché, lancé dans les airs, tourbillonna vertigineusement avant d'aller s'aplatir contre une énorme pierre qui se trouvait au bord de la rivière.

Un cri de douleur poussé par son camarade et le bruit d'un corps qui s'écrase

dominèrent soudain le violent murmure du vent.

Auprès des membres sanglants de l'enfant, on put voir un petit nid avec quelques oisillons sans vie. Au-dessus un jeune chardonneret voltigeait rapidement en poussant des gémissements de douleur.

Salvador RUEDA.

(Traduit par Julien Lugol.)



SEMAINE MONDAINE

... Qu'elle est triste aujourd'hui la Salle Indienne !... l'antique foyer de la danse du vieux quartier Bellecour, des étudiants bambocheurs et sans façon !...

Ah ! ce n'est plus le public de jadis... Les horizontales du quartier et les calicots seuls s'y font maintenant remarquer...

Les bals Bellecour ont pris une teinte qui est loin d'être aristocratique ; on ne danse plus, on chahute. Par-ci par-là, quelques femmes fantastiques, aux visages maquillés, aux costumes extravagants, se livrent bien à une danse éfrénée, mais je le répète, nous sommes loin des brillantes soirées où toute la jeunesse se donnait rendez-vous au théâtre Bellecour.

Aux Folies-Bergère, c'est encore mieux. Les habitués — une mise descente est de rigueur — ne sentent souvent pas la verveine, et plus souvent encore sont possesseurs de pantalons à pattes !... Quel changement hélas !

La belle société a déserté cette salle, aussi y entend-on maintenant les dialogues les moins courts.

Voilà les moyens de nos seuls établissements que l'on pouvait encore désigner à Lyon sous le nom de bals !

Cette époque de l'année est charmante entre toutes, quand le soleil parvient à percer les brouillards, nous gratifie de ses bienfaits rayons.

Les équipages parcourent alors les avenues et les quais qui mènent au Parc, où l'on ne rencontre plus que vélocipédistes et cavaliers. Sans compter que quelques-uns préférant à tous autres les plaisirs du canotage s'y adonnent tout à fait et parcourent le lac en bateau en attendant de le traverser, patins aux pieds.

Mardi soir on pendait la crémaillère chez une de nos plus jolies couturières qui inaugurerait joyeusement son splendide appartement du cours Morand.

Soirée très intime. Les invités étaient absolument triés sur le volet.

Le grand intérêt de la soirée a été la surprise que notre confrère Telbonsor, l'Édipe bien connu, a fait à tout ce monde charmant.

Sollicité par les invités, il a consenti avec la meilleure grâce à dire tous ce qui lui a été demandé.

La Nuit Terrible, le Solo de flûte, etc., lui ont valu un de ces succès auxquels il est certainement habitué, mais qui a dû cependant avoir une valeur particulière à ses yeux.

Il fallait voir l'enthousiasme de tout ce jeune public, sa joie d'entendre de si belles choses, dites avec ce talent et cette autorité !

C'est une bonne fortune pour la Vie Lyonnaise d'avoir pu assister en la personne de Cascarinette à cette soirée intime. Nous en remercions la charmante maîtresse de céans.

Le public ne pouvait plus aller aux Célestins assiéger chaque soir nos cafés-concerts, aussi y avait-il beaucoup de monde au Casino pour la première de la Momie.

A citer un très joli costume porté par une belle blonde.

Une jupe drapée en crêpe de Chine, comme corsage, une veste bulgare en velours vert, ouverte sur un plastron décollé fait de deux draperies de crêpe de Chine. Sur la veste, très ouverte et très ajustée, une fine broderie d'or.

Manche juive en velours vert, doublée de rose et faisant au bras un riche écriin. Fourni ce costume, car jamais confection ne fût mieux réussie.

Chacun a ses défauts, pas vrai ? Eh bien, l'un des miens, c'est d'aimer les agents de change.

C'est hélas comme tout ; je ne m'explique pas pourquoi ; mais je le aime.

N'allez pas croire, au moins, que ce pourrait être parce que j'ai des fonds à leur confier.

Oh ! que nenni, hélas !

Pas le moindre maraudeur.

Et c'est même pour cela que je ne comprends goutte à ce sentiment exagéré.

Aussi suis-je toute affligée de la fâcheuse aventure de M.... — appelons-le Joseph au hasard — l'un des boursicotiers les plus connus et les plus estimés à Lyon.

... Battu, pas content mais coc... Mais chut ! je suis une sotte car j'allais dévoiler le mystère...

J'aurais bien encore un petit potin à vous narrer mais il me manque quelques renseignements, aussi permettez, chères lectrices que pour cette semaine, je vous quitte.

CASCARINETTE.



BALLADE

Pour Camille ROY.

Si Lyon rayonna de gloire  
Jadis, et s'il eut pour enfants  
Claude et Gêta, ces triomphants  
Empereurs romains dont l'histoire  
Pieusement garde la mémoire,  
Nous dévotions chanter victoire  
Depuis qu'est né Camille Roy.

Autrefois, l'abbé Morellet,  
Delorme, saint Appolinaire,  
Sidorme, la Belle Cordière  
Ou l'architecte Rondelet,

9 Feuillet de LA VIE LYONNAISE

ADULTÈRE

LIVRE PREMIER

(Suite)

X

Sans coquetterie, elle acceptait les compliments de son cavalier. Cependant, elle palpitait toute, défalait, la tête pleine de choses troublantes, dans les bras de cet inconnu. Quand il la reconduisit à son siège, elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit. Et plus tard encore, elle était dans le tourbillon des danseurs, écoutant plus complaisamment ce prétendant, le laissant se perdre en des aveux emphatiques et ambigus, en des phrases molles que lui-même débitait sans bien les apprécier.

Le bal fini, elle se cachait dans ses draps, honteuse et pleurant comme si elle venait de tromper Pascal.

Ainsi, s'élargissait peu à peu la fissure par où s'écoulait rapidement leur amour. La même jalousie les rongeaient tous deux, une jalousie étayée sur rien, sans cause, misérable, idiote et funeste. Ils se boudaient trois jours sur sept et, par coquet-

terie, se plaisaient à allonger leur souffrance, à la rendre plus aiguë... Cependant, encore, quand ils s'étaient isolés un jour entier, perdus aux yeux des leurs, tout leur bonheur renaissait comme une plante tardive d'automne, la petite fleur de leur rêve éclostait merveilleuse et embaumée. Alors, ils s'aimaient, s'aimaient à en mourir, à ne plus pouvoir se quitter, et quand, le soir venait, quand ils étaient enfin obligés de se séparer, ils se retrouvaient ivres comme le premier jour, alors qu'ils s'étaient dit les mots initiaux de leur passion : « Mademoiselle... Monsieur... »

Était-ce chez Jeanne, le sentiment qu'en épousant Pascal, elle le rendrait malheureux, qu'elle-même porterait toujours le poids d'un rêve irréalisé ? Était-ce le sentiment que Pascal ne la désirait plus comme aux premiers temps ? Toujours est-il qu'elle envisageait maintenant la possibilité d'une autre union, et que tout en se reprochant cette pensée comme un crime, elle s'y entêtait, la gardait, la caressait comme une revanche le jour où Pascal, rompant avec le passé, lui conseillait l'oubli de leur projet. Elle n'en disait rien, se méprisait d'en être ainsi arrivée à mentir ; mais jamais elle n'écarterait le jeune prétendant qui l'avait fait valser ; elle acceptait ses fleurs, sans rien promettre, sans laisser échapper un mot qui permit l'espérance, mais, dans tous les cas, sans prononcer une parole de refus. Elle était comme conquise par un double rêve ; elle hésitait...

Tante Nine la trouvait bien un peu changée ; mais la brave femme n'eût jamais conçu qu'elle pût en être arrivée à cette

crise profonde et partagée entre la possibilité de la fin d'un amour et la probabilité de la naissance d'un autre. Quand elle demandait : « Enfin ? quand en finissons-nous ? » De sa petite voix pénétrante autant que son regard, Jeanne répondait : « Mais ce n'est pas à moi... C'est à Pascal. » Et en disant cela, elle avait l'espoir que Pascal se prononcerait enfin ; mais elle avait aussi la crainte qu'il ne se décidât. Elle était de plus en plus torturée.

Ils s'ingénierent alors de courts exils qui leur paraissaient des siècles et au bout desquels ils étaient près d'une heure à se réconcilier, tous deux restant très fiers et ne voulant faire aucune avance. Ils ne se querellaient pas ; mais les mots de tendresse qu'ils voulaient se dire avaient une allure rogue, les mordaient au cœur comme les crocs d'une gueule mauveuse. Leur caractère s'aggravait, celui de Pascal particulièrement. Il ne parlait presque plus à Pigaille, et l'abbé Galgait avait été rabroué une ou deux fois si vivement qu'il se bornait aujourd'hui avec Pascal aux politesses usuelles. Tante Nine, à bout de tentatives, démentie dans toutes ses inductions, n'essayait plus de comprendre.

Et lentement Jeanne se fit à l'idée d'épouser son beau valseur. Les raisons qu'on lui donnait, ce qu'on lui fit entendre, un avenir brillant, la paix dans le mariage, le bonheur régulier, toutes les banalités familiales n'entrèrent pour rien dans sa décision.

Elle se donnait à un autre parce qu'elle aimait trop Pascal, simplement. Et quand elle eut dit oui, quand elle eut cessé de

Ou bien Perrache, ou bien Ravez  
Étaient connus en maint endroit....  
Aujourd'hui nul ne les connaît  
Depuis qu'est né Camille Roy

Vous citerai-je ceux qu'on nomme  
Jacquard et Bernard de Jussieu,  
Servan, Duphot ou Boissieu,  
C'est inutile car, en somme,  
Ce n'est pas intéressant comme  
De savoir — avouez, ma foi ! —  
Que nous possédons un grand homme  
Depuis qu'est né Camille Roy.

ENVOI

Gloire à toi, trois fois gloire à toi,  
Dont le nom à Lyon rayonne,  
Et si j'ai blasphémé, pardonne,  
Je t'ignorais, Camille Roy.

TURLUPIN.



A LA MARTINIÈRE

Le remplacement de M. Lang étant une chose aujourd'hui décidée et la nomination de son successeur n'étant plus qu'une question de jours, on pourrait croire que notre tâche est terminée ; nous ne sommes point de cet avis.

Il ne s'agit pas, en effet, seulement du Directeur de l'École la Martinière ; il s'agit aussi de la Commission administrative qui l'a soutenu jusqu'au bout et l'a couvert, assumant autant que lui la responsabilité du désordre qui règne à l'École et de l'antipathie générale qu'il s'est personnellement créée vis-à-vis des professeurs.

M. le Maire qui a compris qu'il ne pouvait plus défendre M. Lang, se prépare à exécuter les promesses qu'il a faites sous le manteau de la cheminée, à la majorité du Conseil municipal, lors de la venue à Lyon du Président de la République. Nous espérons que M. le Maire comprendra également qu'il est de son devoir d'insister auprès de quelques personnalités de la Commission : MM. Barbier et Bouvet surtout, — pour ne citer que ces deux membres, — afin de les convaincre que leur retraite est dans l'ordre naturel des choses.

Non pas que nous espérons que ces Messieurs comprendront la parole du Maire ! Il y a trop longtemps qu'il nous ont habitués à commettre, de concert avec M. Lang, les énormités les plus hilarantes ; mais parce qu'au moins il ne sera pas dit que tous les bons conseils ne leur auront pas été donnés et que ce n'aura pas été de leur propre volonté qu'ils auront gaffé jusqu'à la fin.

Nul n'ignore, n'est-ce pas, que M. Barbier ne serait pas si content que cela de quitter l'École sans avoir reçu ce qu'il attend... Mais mystère — bien que ce n'en soit plus pour personne — l'envie des honneurs pousse souvent les hommes à des extrémités bien ridicules...

J'ai déjà trop longtemps parlé du Conseil d'administration qui ne partira pas — si on ne le met à la porte — et qui certainement est bien décidé à ne pas se renouveler plus les années qui vont suivre, que ces deux dernières. Car si nous ne faisons rien — et à moins qu'il y ait élection en catimini durant une nuit très

fréquenter chez tante Nine, depuis un mois, elle sentait bien encore qu'il y avait quelque chose d'atrocément contradictoire dans sa conduite, et près d'épouser l'autre, dans les derniers jours, alors qu'il venait régulièrement lui faire sa cour, toujours épressé, toujours chargé de fleurs, — ce qu'elle lui disait, il lui semblait qu'elle le disait à Pascal, ou encore, quand par hasard son esprit ne faisait pas cette évocation douloureuse et sacrilège, — qu'elle mentait à ce dernier.

XI

... Ce grand coup d'affolement du départ, ils n'y avaient pas songé hier, parce que c'était la seconde fois que Pascal les quittait, qu'ils se croyaient habitués, aguerris. Et voilà qu'à présent tante Nine ne se tenait plus sur ses jambes et qu'elle était obligée de renoncer à accompagner Pascal jusqu'au bateau.

L'ancre est levée ; on part. Devant le voilier, une petite bête noire, le remorqueur, siffle et geint. La mer est blanche unie comme une feuille de métal. Un ciel barbouillé, confus, alourdi de brumes qui se fondront tout à l'heure dans le soleil levant. Pigaille se tait. Pascal est près du bordage, à rêver que tante Nine est seule, et que l'autre, Jeanne, ne reviendra jamais, jamais plus. Une sensation inexplicable de solitude, d'abandon définitif naît en lui, qu'il ne ressentira pleinement que tout à l'heure, quand on aura atteint la haute mer, et qu'il n'aura plus pour s'y com-

noire — il doit y avoir à la Commission deux membres siégeant indûment, c'est-à-dire qu'on n'a pas remplacés encore, bien qu'ils eussent dû l'être, le premier il y a deux ans, le second il y a un an.

Le directeur remplacé sans que le conseil actuel le suive dans sa retraite est une demi-mesure, nous le répétons, car, dans ce cas, la situation sera la même, de jete fait que les deux seuls membres qui s'occupent activement de l'École seront toujours systématiquement opposés aux professeurs de l'École.

Si nous insistons sur ce point c'est parce que nous avons pu apprécier, ces derniers temps, la mauvaise foi évidente de ceux qui n'ont pas craint à différentes reprises — sortant des limites permises de la discussion — de nous désigner — indirectement et sans oser nous nommer, il est vrai — comme des gens sans aveu, sans moralité, et dont il ne faut tenir nul compte et presque de mépriser.

Quelles garanties de justice auront les professeurs en face de ces hommes disposés contre eux à l'avance, aigris par la lutte qu'ils ont soutenue, qui a tourné à leur désavantage, de ces hommes dont le sentiment de loyauté est fort ébréché comme on vient de le voir.

Aucunes !  
Donc avec le remplacement de M. Lang, M. le Maire doit faire comprendre à MM. Barbier et Bouvet qu'ils n'ont plus rien à faire à l'École.

La question du Directeur actuel, vidée, reste celle du choix à faire d'un nouveau Directeur capable de redonner à l'École de la Martinière tout l'éclat dont elle a joui.

Cette dernière question n'est pas de la moindre importance.  
Il s'agit en effet d'une institution qui a dû jusqu'à nos jours sa célébrité à ses méthodes, et aussi à l'autonomie dont chaque professeur a joui dans sa classe sous la direction à joi dont précédé celle de M. Lang.

Faire un choix au hasard, ou du moins sans tenir compte de cette particularité de la Martinière, qu'elle n'est pas une école comme les autres, serait une grande faute.

La Direction qui s'en va démontre qu'il ne faut plus choisir pour remplir un poste de son importance, un homme absolument étranger à l'enseignement spécial de l'École, mais qu'il est, au contraire, nécessaire de prendre cet homme parmi ceux-là qui, possédant toutes les garanties d'intelligence, de dignité et de savoir, ont grandi pour ainsi dire au contact des méthodes de la Martinière.

Parmi les professeurs de l'École, M. le Maire croit-il qu'il n'en existe pas un seul ayant les capacités nécessaires pour faire un Directeur ? Pense-t-il que ce professeur élevé au poste supérieur de l'École, serait jaloux par ses collègues et que ceux-ci lui rendraient la tâche d'autant plus difficile qu'il aurait été, parmi eux, l'objet de la distinction ! Nous ne le pensons pas.

Nous mettons en avant cette idée, parce qu'elle nous paraît la plus raisonnable, et aussi parce que nous ne doutons pas qu'elle paraîtra à chacun la plus naturelle. Nous avançons encore ceci que nous connaissons assez quels sentiments de loyauté et de dignité animent le personnel de l'École pour ne faire à aucun de ses membres, l'injure de croire que dans le cas où notre idée serait mise à exécution, il verrait d'un mauvais œil le professeur qui en serait l'objet.

Un professeur à la tête de la Martinière, un homme d'autant plus capable de diriger notre grande institution lyonnaise, qu'il en connaîtrait depuis quinze ou vingt ans les rouages, voilà la meilleure solution à donner à la question actuelle de l'École. Nous espérons que M. le Maire la comprendra et qu'il n'écouterà pas les calomnies de des gens plus ou moins intéressés (pour nous

plaire et pour y trouver quelque force la figure familière de Pascal.

Peu à peu, la manœuvre s'est faite. Entre les deux rangs de bateaux en chargement, la Marie-Anne, fière, les voiles enflées, passe. L'équipage a peine dans les vergues, toutes blanches dans la clarté crue de l'aube, au commandement du capitaine, un petit vieux rond, sec d'allures, les yeux bouffis par l'abus de l'alcool. Quand on sort du port, entre les deux forts qui le ferment. On voit sur un mur, un grand christ, très ancien, mangé par la pluie, malgré l'espèce de marquise qui l'abrite. Là devant, le capitaine lui-même, ce marin qui ne doit plus avoir aucune émotion, se découvre et dit simplement : « Toi, je te salue... »

Pascal ôte son bonnet, et tout l'équipage.  
C'est — le port franchi — la mer illimitée et libre. Un groupe d'illettes, à gauche, fait une tache noire dans les fines brumes. Les quais, le port, les maisons se fondent. Le navire est au large. L'équipage supplémentaire descend sur le remorqueur où sont les parents qui ont voulu suivre les leurs jusqu'au dernier moment. On dépasse les phares, un gros récif qui pointe vers le ciel deux cornes monstrueuses déchaquetées par les vagues. Le capitaine fait l'appel. Alors, la petite bête noire fait le tour du voilier qui se redresse tout à coup, tandis que tous les assistants poussent un triple hurrah ! auquel répond l'équipage comme une seule bouche. Pigaille et Pascal sont restés les

servir d'une phrase chère à MM. Barbier, Bouvet et Lang), ont fait courir déjà pour prévenir cette idée d'un choix dans l'École même.

PAUL LEGRAND.



ECHOS ARTISTIQUES

Un mien ami qui est reporter d'un grand journal du matin, et dont les informations sont généralement exactes, me disait un de ces derniers jours que la Société des Amis des Arts avait sérieusement pensé à louer le théâtre Bellecour pour y installer son exposition annuelle.

De prime abord, cette idée m'en parut singulière, mais en réfléchissant j'en vins à la trouver fort juste.

Quand mon ami dit : louer le théâtre Bellecour, c'est l'emplacement qu'il veut dire, c'est du moins ainsi que je l'ai compris. Car il est évident qu'un théâtre ne peut servir à une exposition de tableaux.

Or donc la Société des Amis des Arts a songé un moment à transformer le théâtre Bellecour, mais elle a reculé devant les frais énormes que cette transformation entraîne.

Et rien n'a été fait.  
Peut-être aussi a-t-elle craint que la fatalité qui pèse sur le théâtre ne s'acharne sur le salon.

On le comprendrait à tort. De toutes les entreprises qui s'y sont succédées, laquelle a réussi ? On a essayé successivement l'opéra, la comédie, le drame, il a fallu y renoncer.

Pas un cirque n'a pu y vivre, non plus que les concerts de toutes sortes.

La conclusion est que cette immense construction ainsi divisée n'est bonne à rien.

Eh ! bien qu'on laisse subsister la salle Bellecour, et le sous-sol tels qu'ils sont, qu'on réunisse la scène à la salle, qu'on construise au-dessus un vaste ciel ouvert et on aura ainsi une salle magnifique.

Est-ce que ce hall immense où la lumière serait distribuée à profusion, ne pourrait pas servir pour les expositions artistiques ou industrielles, pour les fêtes de toute sorte, pour les conférences ? Est-ce qu'enfin ce ne serait pas la salle qu'on réclame depuis si longtemps ?

Ce projet me semble parfaitement réalisable, et je crois que si la Société des Amis-des-Arts le voulait elle pourrait s'entendre avec M. Guimet.

CHEZ DUSSERRE

CHAUDIER. — Prunes. — Casse-cou M. CHAUDIER, qui casse-cou. Il me semble que vous quittez la bonne voie.

On aime votre facture consciencieuse et simple, votre travail étudié et serré, mais si vous tombez dans la peinture maniérée, vous courez grand risque de vous perdre.

Les prunes que vous montrez cette semaine me semblent plutôt sortir d'un magasin de fleurs artificielles que d'une boutique de comestibles.

PHILIPSEN. — Marine. — Un gros temps à l'entrée d'un port. M. Philipesen sait qu'il y a deux écueils à éviter dans la peinture des grandes vagues de la mer.

On peut faire flou ou faire dur.

Pour éviter le premier de ces défauts il faut émettre dans l'autre. De sorte qu'il nous montre des vagues qui ont tout l'air d'être figées et un ciel qui n'en est pas un.

En somme, un tableau manqué.

HUYEY. — Paysage. — Les bords de la Saône non loin de Collonges. Une belle toile.

Les arbres sont bien traités, ainsi que le fond et le ciel, mais il y a quelques réserves à faire pour l'eau. M. Huyey n'a jamais su voir l'eau claire et transparente, on dirait toujours un bain de savon. C'est dommage car cela nuit à l'ensemble.

derniers aux bras l'un de l'autre, et maintenant le portrait, crie victoire à son ami :

« Du courage, mon vieux ! et bonne chance ! »

Et c'est fini... La Marie-Anne a déjà pris le vent. Pascal ne voit plus rien, ni le port ni les maisons, ni Pigaille qui, entêté, remue encore son mouchoir en signe d'adieu...

XII

... Les cloches, les fleurs, l'air de fête de l'église, rien n'émue Jeanne. Elle n'eût un peu de trouble qu'au moment où le prêtre s'étant avancé, son fiancé lui mit au doigt l'anneau d'or, symbole de l'alliance indissoluble. Et, alors, rougissante, machinalement comme un automate, dans la nef en joie, elle tourna la tête rapidement.

Un levain de passé montait en elle ; elle mentait à la parole donnée, aux promesses solennelles faites à Pascal. Et c'était pour voir si Pascal n'était pas là, que, les yeux noyés de détresse, elle s'était retournée.

... Mais il y avait longtemps que Pigaille avait, mêlé à eux autres parents ou amis des marins, crié hurrah ! autour du voilier en partance, — et Pascal était loin...

FIN DU LIVRE PREMIER.

Jean TRIBALDY.

(A suivre.)

SEIGNOL. — Encore un sujet militaire qui ne vaut pas mieux que les autres. Il est regrettable que la Ville n'ait pu acquérir quelques tableaux de A. de Neuville. M. Seignol y aurait certainement trouvé d'utiles indications et il aurait peut-être renoncé à peindre ces images.

CHEZ FOURNIER

APPIAN. — Cette marine est bien jolie mais elle n'est guère vraie. Pour arriver à obtenir quelques effets de lumière, M. Appian a exagéré les ombres, et son tableau a plutôt l'air d'un décor d'opéra que d'une étude faite sur place.

MÉDARD. — Fleurs. — M. Médard avait fait espérer pendant longtemps qu'il était capable d'atteindre Saint-Jean.

Mais aujourd'hui on est bien désabusé. M. Médard a trouvé son chemin de Damas dans l'enseignement du dessin, qu'il s'y tienne. Sa réputation ne pourra qu'y gagner.

H. BOUVET. — Marine. — J'ai vu de ce peintre quelques belles toiles. En ce moment Prévieux expose dans sa vitrine une petite marine bien supérieure à celle que nous montre Fournier.

C'est qu'il n'est pas toujours facile de faire grand, cependant M. Henri Bouvet y a réussi souvent. Le sujet traité dans cette grande toile manque d'intérêt, et partant, fait mieux remarquer les défauts de facture. Les terrains manquent un peu de solidité et l'ensemble paraît flou. Mais, critique à part, il est indéniable qu'on retrouve dans ce tableau les qualités maitresses du jeune artiste, qui est homme à prendre une revanche éclatante. Il nous a déjà montré ce qu'il peut faire, et il peut beaucoup.

CHEZ PRÉVIEUX

Louis APPIAN. — M. Appian fils, qui est aujourd'hui élève de l'école des Beaux-Arts de Paris, est certainement un artiste d'avenir.

Mais je le juge plutôt d'après le tableau qu'expose Prévieux et qui n'est qu'une pâle contrefaçon des marines de M. Appian père.

Paul DARGENTIÈRE.



FOURNEAUX DE LA PRESSE

Notre souscription.

La souscription des Fourneaux de la Presse continue à faire son chemin, lentement mais sûrement; nous pouvons espérer aujourd'hui, grâce à la générosité, bien souvent éprouvée des Lyonnais, n'être pas mis dans la pénible obligation de fermer nos Fourneaux.

Pour cela, il reste encore un effort à faire et nous renouvelons à nos lecteurs la prière instante de s'associer à l'œuvre de bienfaisance que nous patronnons et qui a produit jusqu'à présent de si heureux résultats.

La première liste que nous publions ne suffit pas à couvrir nos dépenses de cet hiver. Donc, à moins d'abandonner les malheureux à leur sort, nous avons le droit d'espérer qu'on nous viendra en aide et que les offrandes que nous attendons seront, sinon importantes par leur chiffre, du moins assez nombreuses par les noms des participants pour nous donner le courage de continuer nos efforts.

Parmi les dons qui nous ont été déjà accordés, notons, comme on le verra plus bas, ceux de la Société lyonnaise et du Crédit lyonnais, de 2,500 francs chacun.

La Chambre de commerce a également voté une somme de 2,500 francs dans sa dernière séance, et sans les dépenses exceptionnelles que l'Exposition de 1889 nécessite, nous aurions probablement obtenu davantage.

(PREMIÈRE LISTE)

Table listing donors and amounts for the 'FOURNEAUX DE LA PRESSE' subscription. Includes names like M. le Président de la République, M. le Curé de Saint-Georges, etc.

Total de la 1re liste . . . . . 22,429 10

DONS EN NATURE
La Compagnie du Gaz de Lyon, 10,000 kilos de charbon.
La Compagnie de Saint-Etienne, un wagon de charbon.

CHRONIQUE MUSICALE

GRAND-THÉÂTRE. — Au Grand-Théâtre, on semble entrer dans une nouvelle et bonne voie. Nous avons eu cette semaine deux débuts; celui de M. Guille, fort ténor, et celui de Mlle d'Or, première dugazon.

Les vides de la troupe, insensiblement vont se combler tant bien que mal. La trêve faite par le public a été enfin comprise comme il le fallait et sa patience, des plus louables, paraît devoir ne pas être trompée.

De M. Guille, je ne dirai pas grand'chose, Cet artiste a effectué son troisième début dans Guillaume Tell où il n'a dit passablement que l'alande du quatrième acte: Astle héréditaire... La voix manque d'ampleur et l'artiste, de talent.

Puisque M. Duc doit venir à la fin du mois, — nous l'agite-t-on assez à la face, pendant qu'il chante tranquillement à Marseille depuis le commencement de la saison! — il était inutile de faire débiter un ténor comme M. Guille, qui ne pourra qu'imparfaitement doubler M. Cossira, et dont la voix de haute-contre et la basse taille (!) ne seront jamais un attrait pour le public.

Mlle d'Or a fait un excellent début dans Mignon. Cette artiste sait beaucoup, elle a montré dans divers passages des qualités de chanteuse, de premier ordre, rien que ça; voire le deuxième acte qu'elle a détaillé en véritable artiste et avec une style parfait. La voix, très sympathique et bien timbrée, est d'une étendue suffisante, et bien qu'un peu courte dans le registre élevé pour chanter sur les notes ajoutées par A. Thomas, dans la partition de Mignon, pour un soprano. L'artiste joue avec intelligence. Cela est bien, Mademoiselle.

On parle d'une combinaison à l'aide de laquelle on pourrait bien arriver à constituer ce qu'on appelle une basse noble — et Boudouresque? — On prendrait M. Hourdin, on joindrait M. Chambon, un élève du Conservatoire de... Lyon, on ajouterait M. Berlioz et par là-dessus M. Sylvain; en laissant macérer le tout dans la caisse du souffleur et huit jours après, il en sortirait une basse profonde qu'on arroserait d'un doigt de réclame. Que pensez-vous de ça? Moi, j'admire la facilité avec laquelle on crée un artiste, c'est véritablement étonnant.

M. Chambon, qui possède un organe remarquable, mais qui ne sait rien, viendrait sur une scène comme la nôtre esquisser ses premiers pas, bégayer ses premières notes! Ce serait déplorable; mais encore pour nous que pour ce jeune élève à qui un avenir brillant lui semblait réservé. Ce serait sa perte.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE. — La Société des Concerts du Conservatoire donnait dimanche sa première séance au Grand-Théâtre, et l'empressement que le public a mis à s'y rendre démontre surabondamment cette vérité que j'ai toujours défendue: que Lyon possède un nombre considérable d'amateurs de bonne musique à qui il manque seulement l'occasion de manifester leur sentiment artistique. Notre seule et unique Société symphonique a acquis, depuis ses quatre années d'existence, une importance qui ira toujours grandissant en raison de l'intérêt toujours plus vif que lui porte le public, et du développement indéfinissable de l'art musical chez nos compatriotes.

C'est dans ces considérations, et pour arriver insensiblement à des exécutions heureuses, que chaque année amène quelque heureuse modification dans les ensembles. Aujourd'hui c'était l'adjonction des chœurs de la Société mixte la Chorale lyonnaise, que dirige avec tant de zèle M. Perraud, à ceux du Conservatoire.

A propos de cette Société chorale, je me permets d'ouvrir une courte parenthèse et je demande à son dévoué directeur s'il ne s'abuse pas, quant aux résultats qu'il obtient, avec son enseignement donné à cette Société, de la méthode Galin-Paris-Chevê, autrement dit de la musique en chiffres. Ce système, préconisé déjà par Rousseau dans une séance à l'Académie des sciences, en 1742, offre, je le reconnais, cet avantage pour la voix, de se lire plus facilement, ou mieux de s'apprendre plus vite que la musique notée, et peut bien convenir à une chorale dont l'ambition des membres se borne à interpréter des chœurs dont la traduction en musique chiffrée aura été préalablement faite.

Mais, que ces musiciens veulent jeter un coup d'œil sur une partition quelconque, sur une mélodie à la mode, à quoi leur servira leur connaissance des chiffres musicaux? Qu'ils aient l'idée de jouer d'un instrument, encore, ce sera une nouvelle étude à faire de la musique usuelle pour pouvoir exécuter soit les sonates de Mozart ou de Beethoven ou le premier pas redoublé venu. Le champ d'exploitation est donc, on le voit, par trop borné pour que ce genre de notation soit bien profitable. Et je dois, puisque l'occasion se présente, protester énergiquement contre l'enseignement de ce système donné dans certaines écoles communales. Tout cela est du temps perdu ridiculement. Je ne puis comparer cette fausse éducation qu'à l'idée qu'aurait un père, sous le prétexte que l'allemand serait plus facile que le français, de faire apprendre cet idiome à son enfant qui ne connaît pas un mot de la langue maternelle.

Mais revenons au concert qu'on m'excessera d'avoir abandonné un instant.

Le premier morceau inscrit au programme était la belle Symphonie italienne, de Mendelssohn, que l'orchestre a bien exécutée, surtout la saltarelle qui a paru faire grand plaisir au public.

Venait ensuite un air extrait du duo de Samson et Dalila, de Saint-Saëns, interprété par Mlle Armand, notre excellente chanteuse du Grand-Théâtre, avec un art parfait et une émotion communicative.

Quelle belle page que ce duo avec son accompagnement imitatif de l'orchestre! Combien l'inspiration en est sublime et le savoir intelligemment distribué.

On a dû recommencer ce fragment d'une œuvre du plus grand maître français.

Quoique je professe une admiration profonde pour le génie musical de Wagner, je dois reconnaître que l'exécution du prélude de Parsifal m'a laissé froid. Je me hâte d'ajouter que je n'attribue pas ce manque d'impression à la faiblesse d'une œuvre que je ne saurais apprécier après une seule audition et dans ces conditions.

Pour bien juger une œuvre, comme le dernier opéra de Wagner, il faut être bien pénétré de l'idée synthétique qui a présidé à son éclosion, l'entendre exécuter dans son intégralité et avec tous les éléments dont dispose un orchestre wagnérien. Malheureusement, il n'y a qu'un théâtre qui, jusqu'à présent, ait représenté cet ouvrage, celui de Bayreuth, et je n'ai pas eu la chance, comme mon heureux confrère Raymond du Lyon-Républicain, de faire le pèlerinage dans la capitale de l'art wagnérien. On conçoit que l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire, malgré tous les talents qui le composent et la grande habileté de son chef, n'ait pu nous donner qu'une idée très imparfaite du prélude de Parsifal, et l'on s'explique très bien la réserve des amateurs qui, en applaudissant, ont voulu surtout récompenser les bonnes intentions de la Société et les efforts des exécutants.

Nous avons eu ensuite une belle exécution de la grande ouverture du Pardon de Ploërmel avec chœur invisible soutenu par l'harmonium, ce qui ne l'a pas empêché de détonner quelque peu. Cette ouverture nous a paru vieillie dans certaines parties.

La sérénade de Namouna de Lalo, pour flûte solo, a valu à M. Ritter de longs applaudissements pour la correction de son exécution et le charme qu'il a donné à cette originale et savoureuse composition de l'auteur du Roi d'Y.

L'orchestre a bien enlevé une gracieuse fantaisie de Tschaiakowsky, Chant sans paroles.

Le chœur de Judas Macchabée, de Haendel, avec accompagnement d'orchestre, a eu un plein succès.

Voilà donc un premier concert absolument réussi à tous les points de vue et qui fait bien augurer des trois suivants.

René TYRCL.



HUITAINE DRAMATIQUE

En attendant Pépa, la nouvelle comédie de MM. Meilhac et Ganderax, qu'on vient de jouer au Théâtre Français et qui se jouera ce soir aux Célestins, M. Dalbert nous a donné Michel Perrin, une pièce nouvelle de plus de trente ans, de MM. de Molenville et Duverzier. C'est une bonne vieille comédie créée par Bouffé. Rien à dire de la pièce et des interprètes si ce n'est que Béjuy y a été absolument parfait. C'est même exclusivement pour mettre en valeur cet excellent artiste que M. Dalbert a eu l'ingénieuse idée de monter Michel Perrin. Il me semble qu'un directeur intelligent pourrait mieux faire quand il possède un pensionnaire du talent de Béjuy. Que voulez-vous? un directeur tripataillonné sur théâtre comme il l'entend. On verra bientôt le résultat de cette « merveilleuse » direction.

Pas un mot à dire des Enfants terribles de MM. Clairville et Lambert Thiboust; ce sont des idioties qui étaient destinées aux Folies-Lyonnaises, c'est par erreur qu'elles sont venues s'échouer sur notre scène de comédie.

La direction annonce à grands coups de grosse caisse une grande Revue des faits de l'année, qui se sont passés à Lyon. Cette Revue est écrite par un auteur parisien, M. Lénéka, qui s'est adjoint un collaborateur lyonnais, un de nos confrères qui a déjà fait jouer jadis aux Célestins une comédie qui a remporté un très légitime succès. Le collaborateur de M. Lénéka devant rester dans la coulisse, j'ai le regret de ne pouvoir publier son nom. Il paraît qu'un nombreux personnel féminin, très sous les volets et recruté un peu partout, figurera dans cette Revue. Si l'art dramatique et la morale n'ont rien à gagner à cette exhibition au moins les yeux pourront-ils être charmés.

M. Dalbert qui, malgré toute la bonne volonté dont il a fait preuve jusqu'ici, n'a pu réussir à faire du théâtre sérieux sur notre scène de comédie, se prépare à nous donner des tableaux vivants, à nous produire des maillots bien garnis et des femmes aussi jeunes, aussi jolies que pos-

sible. Sans vouloir incriminer M. Dalbert qui fait ce qu'il peut — c'est entendu — me sera-t-il permis de demander à qui de droit si c'est exclusivement pour ce genre de spectacle qu'on a fait construire par un architecte de grand talent le plus joli théâtre de comédie qui soit au monde et pour lequel les contribuables lyonnais se sont imposés de lourds sacrifices budgétaires?

J. L. de PRAZ.



LES LIVRES D'ETRENNES

Librairie Ch. Delagrave.

Pour fixer le lecteur sur les publications que la librairie Delagrave met en vente chaque année à l'occasion des étrennes, il suffirait presque d'en donner les titres; elle semble avoir pris à tâche non seulement de faire toujours bien, mais encore de faire toujours mieux: il n'est pas jusqu'aux plus petits ouvrages, ceux à bon marché pour les bébés qui commencent à lire où ne se reconnaissent les traditions de bon goût, d'élégance, de luxe auxquelles cette maison est depuis si longtemps fidèle.

Cette année surtout, le catalogue de la librairie Delagrave est particulièrement attrayant et nous y trouvons d'abord un ouvrage à signaler entre tous, d'une incontestable actualité: l'an 1789, par M. Hippolyte GAUTIER (1).

En publiant ce magnifique ouvrage, l'auteur n'a pas eu en vue d'ajouter aux nombreuses histoires qui existent déjà sur la Révolution et ses origines une étude nouvelle: c'est à proprement parler une résurrection de l'année 1789 qu'il a voulu présenter aux lecteurs, un exposé historique où l'historien s'efface, où aucune appréciation ne figure, mais où tous les faits se trouvent, tels qu'ils se sont passés, scrupuleusement exacts dans leurs moindres détails. Pour bien comprendre l'histoire de la Révolution française il faut, avant tout, connaître les circonstances qui l'ont préparée, et si l'on tient compte de l'immense quantité de matériaux qu'il faut pour cela réunir et coordonner on s'explique facilement le développement exceptionnel que M. Hippolyte Gautier a dû donner à son œuvre. Ce somptueux volume de plus de 800 pages format grand in-4° contient tout ce qui est document sur l'année 1789: discours, mémoires, récits, lettres, chansons, pamphlets, écrits de toutes sortes, etc., toutes ces pièces placées en notes au bas du texte constituent un vaste recueil de morceaux historiques, et qu'on pourrait appeler une chronique écrite par un millier de mains. Le lecteur croit assister, assiste à une véritable résurrection et reste toujours sous le charme d'un style alerte, pittoresque, tel en un mot que le comportait le sujet.

La partie artistique proprement dite de cet ouvrage, présente un intérêt supérieur, du moins égal à celui du texte même; des bibliothèques, des musées, des collections publiques ou particulières, M. Hippolyte Gautier a tiré et reproduit près de 700 pièces choisies parmi les plus caractéristiques; scènes historiques, émeutes, portraits, emblèmes, caricatures, gravures satiriques, vues, modes, costumes, etc. Indépendamment des 100 planches tirées hors texte, bon nombre de celles qui se trouvent dans le texte, forment page entière. Cet ensemble, est-il besoin de le dire, forme une collection absolument unique. Aussi ne croyons-nous pas nous tromper en lui présidant un succès hautement justifié.

L'année dernière, M. GASSIES DES BRULIES publiait en vers modernes une adaptation très réussie de la célèbre farce de Maître Pathelin, spirituellement illustrée de 16 planches en taille-douce, par M. Boutet de Monvel. Cette publication obtint auprès des amateurs et des lettrés, un succès considérable. Aussi, M. Gassies des Brulies a-t-il songé à faire de la farce de Maître Pathelin, le commencement d'une série qu'il continue cette année par la Farce du Cuvier, comédie du xiv<sup>e</sup> siècle (2).

Les collections variées de la librairie Delagrave, s'enrichissent chaque année de titres nouveaux. Un bon marché absolument inusité, voilà ce qui frappe tout d'abord en examinant ces volumes. L'éditeur, on le voit, a voulu mettre à la portée des bourses les plus modestes, des ouvrages d'un intérêt réel et aussi soignés que des publications d'un prix élevé.

A la collection du format grand in-8°, M. Emile LEVASSEUR, Membre de l'Institut, a donné cette année, les Alpes et les grandes ascensions (3); ce volume est tout à la fois pittoresque, puisqu'il renferme le récit de nombreuses et célèbres ascensions, et technique par la description du massif des Alpes, description dans laquelle M. Levasseur a apporté l'exactitude et la précision d'un savant. L'illustration est de deux natures, tantôt des reproductions, des sites et des paysages alpestres les plus ravissants, tantôt des cartes ou des coupes. Nous trouvons parmi les volumes de la même collection: Le Tonkin, par STÉPHANE DUMOULIN, avec un nombre considérable de dessins de DICK DE LONLAY, l'Afrique pittoresque, par VICTOR TISSOT; la Comédie des animaux, par MÉRY; le Voyage scientifique autour de ma chambre, par ARTHUR MANGIN; la Guerre, par CARLO

DU MONGE et A la recherche de la pierre philosophale, par ED. LEBLANC, etc.

La collection de volumes du format petit in-4°, à 3 fr. 90 renferme cette année deux titres nouveaux, d'abord, Les deux auberges, (L'Ours et l'Ange), par JACQUES PONCHAT. Cette ravissante légende compte parmi les œuvres les plus gracieuses et les plus attrayantes du célèbre conteur; c'est un livre que grands et petits liront avec le même intérêt; Frédéric Régamey l'a illustré de 40 compositions mouvementées et pittoresques. En second lieu, par Eugène MULLER, deux nouvelles intitulées Jacques Brunon et Georges Mauclair et réunies sous le titre de Scènes villageoises, sujets simples, leçons touchantes où l'auteur a semé toutes les séductions d'un style qui lui est si personnel. A rappeler, dans la même collection: Un an à Alger, par J. BAUDEL, Impressions et souvenirs de voyages dans les pays du Nord de l'Europe, par LÉOUZON LE DUC; la Chasse au Phénix, par DANIEL BERNARD, etc., etc.

Une autre collection in-4°, toute pimpante, toute coquette, purement récréative, et destinée aux jeunes gens se présente avec trois ouvrages nouveaux; en voici les titres: Contes pour endormir ma petite fille, par la princesse GANTAZÈNE ALTIERI avec illustrations de FERDINANDUS, Les quatre fils Aymon, par PIERRE DUCHATEAU avec illustrations de SANDOZ ouvrage qui, bien entendu, n'a que le titre commun avec le célèbre roman de chevalerie et Qui est-elle, par MARIE BERTIN, amusante histoire très habilement conduite qui se déroule sur une des plages les plus fréquentées de l'océan et pour laquelle DUPLAIS-DESTOUCHES a crayonné de délicieux croquis maritimes (4). Cette collection semble d'ailleurs tout à fait privilégiée, et pour le prouver il nous suffira de citer parmi les ouvrages qui y ont antérieurement pris place, La chasse aux lions, dernier ouvrage d'ALFRED ASSOLANT avec dessins de GIRARDET, Pharos, par Madame PIAZZI avec dessins de SANDOZ et les exhalantes Aventures de Trompette que BOUTET DE MONVEL a illustrées de non moins désoilants dessins.

Et maintenant que les tous petits écarquillent les yeux et dressent les oreilles. Voici pour eux, La journée du bon et du mauvais écolier que GÉOFFROY a illustrée de ces amusantes scènes enfantines qu'il excelle à rendre; et c'est un pendant à l'Education de Petit Pierrot que le même artiste a illustré l'année dernière (5), Puis les Dictons et proverbes populaires commentés par A. LINDEN avec gravures en couleur pour continuer la série où ont déjà paru Toinette et Toto, Serpente et Coïcoïn (6). Mentionnons parmi les autres publications nouvelles: Dans la collection in-8° raisin (7), l'amusant Magot de la Chine, par A. LINDEN, et les Contes amusants, par VICTOR TISSOT; dans la collection in-8° Cavalier (8), Carnot, par H. DE PONT-REAUUX; Excursions en Sicile, par PIERRE FRÉDÉ; Nos Parasites, par le Dr BÉRENGER; Epouses et sœurs, par MAURICE BLOCH; Origine et application de 200 locutions et proverbes, par EMAN MARTIN; dans la collection des voyages dans tous les mondes (9), publiés sous la direction de M. EUGÈNE MULLER; le Voyage à l'île d'Utopie, de THOMAS MORUS et l'Arcadie de B. DE SAINT-PIERRE; Les aventures de Robinson Crusé; Deux voyages en Asie au XIII<sup>e</sup> siècle; Premier voyage autour du monde; Premier voyage de Levaillant; Les grands voyages de découvertes des Anciens, par ANTICHAN. Signalons enfin aux amateurs de musique l'Année musicale de CAMILLE BELLAIGUE, le distingué critique de la Revue des Deux Mondes (octobre 1887, octobre 1888), véritable bijou typographique dont la couverture a été faite d'après une ravissante aquarelle de Dubufe, fils, deuxième volume d'une série commencée l'année dernière par la revue des œuvres musicales nouvelles interprétées tant en France qu'à l'étranger d'octobre 1886 à octobre 1887 (10).

dressés, exercices avec le fusil arabe, sauts de panthère (1<sup>er</sup> janvier); Roméro et ses deux taureaux, dressés et présentés en liberté; Bazola, jockey, scènes à cheval; MM. Genin, Aymard, Lounel, Bazio Gustave, Berthon, Link comiques; MM. Berthier, Rousseau, Rocca, Baldy barytons; le couple Carbonnelli, danses, travestissement.

Engagements. M. de Dollf, Folies-Bergères de Rouen; Les Gérard excentriques grotesques au Casino de Nancy; les cinq Balaguer au cirque d'Henri (Covent garden) de Londres; M. Deblasteaux, Concert de la terrasse, à Vesoul; M. Krader, en ce moment aux Folies-Bergères, de l'hôtel au casino de Nancy. M. Donnetti et sa meute savante en représentations au casino de Cotte, par l'agence Rasimi de Lyon; les cinq Maisano, clowns musiciens au Casino de Nancy (15 février 1889); les chats savants de M. Richez et M. Tournier au Palais de Cristal de Marseille (février); Mlle Dorville à l'Eden de Gap; les sœurs Deblée à l'Alcazar de Lézignan; M. Bonly, au Concert de la terrasse à Vesoul; le capitaine Henry et sa lionne Saïda à l'Alcazar d'Henri, de la rue aux Filles-Bergères de Rouen; M. Péru au Concert du Théâtre de Chambéry; le couple Thiery-Somère au Concert du XIX<sup>e</sup> siècle à Valence; Mlle Syriano, patineuse à la Scala de Lyon.

Mlle L. Roger engagée avec toutes les formalités d'usage au Mans ne s'est pas rendue.

ANNÉCY. — CONCERT CENTRAL. — Jeudi 20 courant réouverture avec M. Cicéri, comique des concerts de Paris, Mlle Balsy chanteuse gommeuse et Mlle Delaunay romancière.

CARCASSONNE. — ELBORADO. — La pantomime française sous la direction de M. Leflamand et Balestry fait fureur. — M. Abris, le petit bossu du midi est désoilant dans « la caisse sentimentale » Mlle de Norville, S. Bert, Marlier, Dantès, sont fort goûtées des habitués de l'Elodorado. Mlle B. Raoul a très bien débuté, nous parlerons dans notre prochain numéro des nouveaux débuts qui ont eu lieu.

SAINT-ETIENNE. — EDEN-CONCERT. — Jamais l'on n'a vu si grande et si bonne troupe. Les cinq Maisano ont débuté lundi devant une salle comble, et pendant vingt minutes ces artistes ont été des plus amusants; Chullier le petit bossu parisien a retrouvé les sympathies du public Stéphanois; les Carangeot font plaisir dans les statues de marbre, la troupe lyrique composée de MM. Dufor, Robert et Mlle Delarive, Daurvy, Léona, Mogoly, Félicia, A. Désir et Marie Laure, fait florès; on annonce, pour le 24 courant, les débuts de Mlle Fadhia et de la célèbre troupe Pétersson. Cette dernière, arrivant de Londres, est engagée par l'agence de Rasimi, de Lyon.

CASINO. — Brillante réouverture, troupe formée par l'agence de Rasimi, de Lyon: M. Joly, comique en tous genres; Mme Joly, la femme baryton; Mlle Renée, Châles, romancière; Mlle Rose Mignon, chanteuse à diction et M. Benoit, pianiste.

GRENOBLE. — CASINO. — Cette semaine grand succès des Léon, ductistes excentriques, très drôles dans leurs travestissements comiques, des sœurs Freno, escrimeuses de l'Hippodrome de Paris, des Fréncs, troupe de vélocipédistes-patineurs. Mlle Dangeville, l'étoile du Concert, tient chaque soir l'auditoire sous le charme de sa voix, qui est d'une pureté exquisite. M. et Mme Noël sont très applaudis dans les opérettes qu'ils interprètent d'une façon irréprochable.

Mlles Elise et Pauline Gilfrad sont charmantes toutes deux dans leurs chansonnettes comiques. Mlle Elise Gilfrad surtout, avec son chahut extravagant enlève les bravos. Mlle Laura Grosside, une autre chanteuse comique plaît beaucoup; il serait difficile de résister aux charmes de son élégante et jolie personne.

Mlle Loury, Mlle Moretteau, Mlle Celli, ont aussi une bonne part de succès. M. Laurent, comique hors ligne, amuse extraordinairement avec ses blagues marseillaises. MM. Loury et Ludo, deux comiques excellents, le premier dans la comédie et l'opérette, le second dans les monologues et chansons comiques. M. Cazalis, baryton, possède une jolie voix; sa tenue est fort correcte en scène et il satisfait pleinement le public. M. Angello est un artiste très consciencieux; il mérite également des éloges. La grande attraction de nos soirées est en ce moment dans les séances données par le docteur Onofroff, le célèbre fascinateur et liseur de pensées.

Jehan MITAINE. CONCERT DE LA RENAISSANCE. — Brillants adieux des Brothers Salma, débuts des Rébars, excentriques grotesques, caoutchoucs. Reentrée de Mme Danna. Aucun changement dans la troupe lyrique; prochainement nouveaux débuts. LUNÉVILLE. — CONCERT STANISLAS. — Quelques représentations données par le capitaine Henry et sa lionne Saïda, ont fait faire salle comble. Mlle Renée, romancière, Mlle Pandcha, chanteuse à diction; Mlle Zilda et Mallard viennent d'être engagées. Bon point à M. Leclerc, excentrique-comique.

UNE DÉCOUVERTE

Chaque jour nous avons malheureusement à enregistrer quelques accidents survenus par suite de l'emploi des essences minérales. Le 13 décembre au soir place Bellecour, 10, nous avons assisté à l'expérience d'une poudre rendant inoffensifs ces agents délicats à employer. Nous pouvons assurer le public que ces essais ont été faits dans deux lampes à pétrole dont l'une en faïence et l'autre en verre; les résultats ont été décisifs, c'est-à-dire que l'expérimentateur a fait pénétrer une forte mèche enflammée dans l'intérieur et aussitôt la flamme s'est éteinte. La lumière au seul contact du produit prend une clarté plus vive et le verre aussitôt subit l'influence de l'épreuve en résistant à la flamme lors même qu'il est trempé dans l'eau.

Nous ne saurions donc trop encourager le public à se servir de ce produit, il est plus que probable que nous aurons la satisfaction de ne plus enregistrer ces terribles accidents qui font tant de victimes.

Advertisement for 'Crème Bellecour' perfume. Includes text: 'Voulez-vous, chères lectrices, conserver le teint mat, frais et jeune? Employez pour votre toilette la Crème Bellecour, dont le parfum est suave et délicieux.' Price: 1 fr. 25. Pharmacie Hanter, place Bellecour, 21, Lyon. Chez tous les parfumeurs et les pharmaciens. PAPIER SATIN PAR PROCÉDÉ SPÉCIAL SEUL FIN ET FORT COMME LA SOIE AVIS IMPORTANT Le papier SATIN se vend aussi en cahiers à feuilles gommées. Ce système, très recherché des AMATEURS, permet de faire des cigarettes d'avance ou qui ne se déroulent jamais en fumant. Prix: 40 cent. BOIS FRÈRES. — LYON.

du MONGE et A la recherche de la pierre philosophale, par ED. LEBLANC, etc. La collection de volumes du format petit in-4°, à 3 fr. 90 renferme cette année deux titres nouveaux, d'abord, Les deux auberges, (L'Ours et l'Ange), par JACQUES PONCHAT. Cette ravissante légende compte parmi les œuvres les plus gracieuses et les plus attrayantes du célèbre conteur; c'est un livre que grands et petits liront avec le même intérêt; Frédéric Régamey l'a illustré de 40 compositions mouvementées et pittoresques. En second lieu, par Eugène MULLER, deux nouvelles intitulées Jacques Brunon et Georges Mauclair et réunies sous le titre de Scènes villageoises, sujets simples, leçons touchantes où l'auteur a semé toutes les séductions d'un style qui lui est si personnel. A rappeler, dans la même collection: Un an à Alger, par J. BAUDEL, Impressions et souvenirs de voyages dans les pays du Nord de l'Europe, par LÉOUZON LE DUC; la Chasse au Phénix, par DANIEL BERNARD, etc., etc. Une autre collection in-4°, toute pimpante, toute coquette, purement récréative, et destinée aux jeunes gens se présente avec trois ouvrages nouveaux; en voici les titres: Contes pour endormir ma petite fille, par la princesse GANTAZÈNE ALTIERI avec illustrations de FERDINANDUS, Les quatre fils Aymon, par PIERRE DUCHATEAU avec illustrations de SANDOZ ouvrage qui, bien entendu, n'a que le titre commun avec le célèbre roman de chevalerie et Qui est-elle, par MARIE BERTIN, amusante histoire très habilement conduite qui se déroule sur une des plages les plus fréquentées de l'océan et pour laquelle DUPLAIS-DESTOUCHES a crayonné de délicieux croquis maritimes (4). Cette collection semble d'ailleurs tout à fait privilégiée, et pour le prouver il nous suffira de citer parmi les ouvrages qui y ont antérieurement pris place, La chasse aux lions, dernier ouvrage d'ALFRED ASSOLANT avec dessins de GIRARDET, Pharos, par Madame PIAZZI avec dessins de SANDOZ et les exhalantes Aventures de Trompette que BOUTET DE MONVEL a illustrées de non moins désoilants dessins.

Et maintenant que les tous petits écarquillent les yeux et dressent les oreilles. Voici pour eux, La journée du bon et du mauvais écolier que GÉOFFROY a illustrée de ces amusantes scènes enfantines qu'il excelle à rendre; et c'est un pendant à l'Education de Petit Pierrot que le même artiste a illustré l'année dernière (5), Puis les Dictons et proverbes populaires commentés par A. LINDEN avec gravures en couleur pour continuer la série où ont déjà paru Toinette et Toto, Serpente et Coïcoïn (6). Mentionnons parmi les autres publications nouvelles: Dans la collection in-8° raisin (7), l'amusant Magot de la Chine, par A. LINDEN, et les Contes amusants, par VICTOR TISSOT; dans la collection in-8° Cavalier (8), Carnot, par H. DE PONT-REAUUX; Excursions en Sicile, par PIERRE FRÉDÉ; Nos Parasites, par le Dr BÉRENGER; Epouses et sœurs, par MAURICE BLOCH; Origine et application de 200 locutions et proverbes, par EMAN MARTIN; dans la collection des voyages dans tous les mondes (9), publiés sous la direction de M. EUGÈNE MULLER; le Voyage à l'île d'Utopie, de THOMAS MORUS et l'Arcadie de B. DE SAINT-PIERRE; Les aventures de Robinson Crusé; Deux voyages en Asie au XIII<sup>e</sup> siècle; Premier voyage autour du monde; Premier voyage de Levaillant; Les grands voyages de découvertes des Anciens, par ANTICHAN. Signalons enfin aux amateurs de musique l'Année musicale de CAMILLE BELLAIGUE, le distingué critique de la Revue des Deux Mondes (octobre 1887, octobre 1888), véritable bijou typographique dont la couverture a été faite d'après une ravissante aquarelle de Dubufe, fils, deuxième volume d'une série commencée l'année dernière par la revue des œuvres musicales nouvelles interprétées tant en France qu'à l'étranger d'octobre 1886 à octobre 1887 (10).

La Vie Lyonnaise partout Service de nos correspondants FAITS DIVERS Pour répondre utilement aux demandes faites par les agences, il est indispensable d'envoyer rétroaires, photographies, lithographies et dernières conditions.

On demande. — A l'agence Gournay de Nîmes, des chanteuses comiques pour le midi de la France; à l'Alcazar de Douai, pour janvier, un couple d'opérette et un bon comique grime.

A l'agence Léonsay de Perpignan, des chanteuses en tous genres et des attractions pour renouvellement de la Vie Lyonnaise, l'adresse de Mlle Lemorlong, artiste lyrique.

A l'agence de Rasimi de Lyon, des chanteuses en tous genres pour toutes les régions de la France, des chanteuses comiques pour l'Algérie, l'Espagne, l'Italie et la Hollande, des attractions de grandes nouveautés, deux grands ballets, de bons pianistes et deux écuylères ayant leurs chevaux.

Au concert de la Patrie, à Nancy, des chanteuses en tous genres, écrire à M. Henrion, directeur.

A l'agence Ribaz de Madrid, de grandes attractions pour l'Espagne et le Portugal.

Disponibilités. M. et Mme Tevrack, équilibristes, travail entièrement nouveau, écrire chez M. Charvet, rue Basse-du-Port-au-Bois, 18, Lyon. M. Elviano, comique et régisseur, libre le 28 décembre, lui écrire à l'Eden de Mâcon. The original Mayo, patineurs excentriques, libres de suite, écrire à M. Mayo, Cirque d'Hiver, Paris.

A l'agence Ribaz de Madrid, les éclairs, surnommés les hommes crocodiles, Miss Tza Tilly, célèbre équilibriste, belle miss en scène; la troupe Kremo, dans ses exercices extraordinaires sur des échasses de cinq mètres de hauteur; travail extraordinaire sur le fil de fer.

A l'agence de Rasimi de Lyon, les cinq Maisano, les paveurs du progrès, la cuisine musicale, clowns excentriques musicaux (8 janvier); les Péterssen, dans leurs exercices à sensation (9 janvier); les Beudets, clowns musicaux (1<sup>er</sup> janvier); Kalka et Miss Blanche, chiens dressés, équilibristes, fil de fer (27 décembre); M. et Mme Hadjali chiens

(4) Chaque volume petit in-4° broché, 2 fr. 25. Relié toile, tranches dorées, 4 fr. (5) Album de ces deux albums in-4° cart., 3 fr.

MAGON. — EDEN. — M. Aymard étant tombé malade, cet artiste a dû nous quitter, nous le regrettons; M. Elviano qui l'a remplacé n'a pu nous faire oublier MM. Aymard et Lefran; on annonce pour les fêtes de Noël de nouveaux débuts.

NEVERS. — ALCAZAR. — La rentrée de Mlle Dérivé, chanteuse légère, n'a été qu'une salve d'applaudissements; M. Coquet, comique-grime, et Mlle Lebartier ont très bien débuté; Mlle Haimard, Raymond et Brunetti complètent la troupe. Compliments à M. Manger, chef d'orchestre et directeur.

Waldick ont quitté les Folies-Bergères (ce n'était pas trop tôt). ROANNE. — Adieux de Mlle Dormay et de M. Bergeron; rentrée de Mlle Marie-Louise, romancière, débuts de Mlle Combe, succès de M. Charly et de Mlle Caserta.

M. et Mme Léo Tautzia, couple d'opérette, sont engagés ainsi que Mlle Frédérique Batti, romancière. Nous félicitons sincèrement la Direction de toutes ces nouveautés.

Paris. — Agence KATY, rue Mazagran, 15. Paris. — Agence MALTEAU, faubourg Saint-Denis, 37. Paris. — Agence CAHEN, faubourg Saint-Martin, 34.

Agenc. — Agence OLIRON, rue Joseph Barra, 38. Nîmes. — Agence G. GOURNAY, rue des Saintes-Maries, 14.

ANNONCES DE COMMERCANTS & INDUSTRIELS RECOMMANDÉS AU PUBLIC

A LA RENAISSANCE

SALON DE COIFFURE, SOINS RATIONNELS DES CHEVEUX ET TEINTURE. — MAISON FONDÉE EN 1867

JOANNES ROCHON

Coiffeur breveté, inventeur du séchoir capillaire, trois fois breveté, cinq fois médaillé aux expositions de Paris, de Lyon et de Vienne.

Salon de coiffure spécial pour Dames, Coiffures de bal, de soirée et de mariée. Coupe de cheveux microscopiques. Le seul régénérateur de la chevelure, système approuvé par les célébrités médicales.

SALON SPÉCIAL POUR LES MESSIEURS, BARBE ET COUPE DE CHEVEUX CHAMPOING

LYON. — Rue Grenette, 34, à l'entresol. — PRIX MODÉRÉS

M. ROCHON de retour d'Amérique et ayant repris seul la direction de sa maison, prévient qu'il n'a cédé ni fait connaître à personne ses procédés spéciaux de teinture. Il continue à les appliquer lui-même dans sa maison de coiffure.

Mme STÉPHANIE dont la célébrité est reconnue par les événements de la vie par les lignes de la main, les cartes et par correspondance.

UN LIVRE INDISPENSABLE L'AVOCAT des propriétaires, locataires, usiniers, fermiers, hôteliers, aubergistes, logeurs.

PAIN ET PATES AU GLUTEN J.-B. GUY LYON — Rue Saint-Dominique, 11 — LYON FOURNISSEUR DES HOSPICES CIVILS DE LYON & DE ST-ETIENNE

Une grande découverte chimique du siècle PLUS D'EXPLOSION de Pétrole - PLUS D'ACCIDENTS PAR L'EMPLOI DE L'ANTI-EXPLOSIF

Ne souffrez plus du moral Madame LOUIS prévient et fait disparaître les chagrins les plus violents.

Contenant toutes les questions usuelles sur les locations, sur les conséquences du droit de propriété et les usages locaux des départements, par E. COQUEUGNIOT, avocat à Dijon.

Table with 2 columns: PAIN (le kilog., 500 gr., 250 gr., 125 gr.) and PATES (en boîtes, 250 gr., CHOCOLAT (le kilog., 500 gr., 250 gr.))

Un gramme de cette composition dans une lampe à pétrole de la contenance d'un litre suffit, pendant HUIT JOURS, pour rendre toute explosion impossible.

POUR RÉUSSIR EN TOUT CONSULTER Mme CLAUDIA SOMNAMBULE la seule au monde reconnue par les hommes de science pour posséder les qualités de lucidité et sensitive.

MALADIES CONTAGIEUSES GUÉRISON RAPIDE ET SANS RETOUR Chez l'homme et chez la femme PAR LE TRAITEMENT L. COURNIER Ancien Chirurgien-Major de l'armée autrichienne.

SPÉCIALITÉ D'APPAREILS DE CHAUFFAGE MAISON DE DÉPOT Divers modèles de CALORIFÈRES MOBILES ROULANTS, systèmes perfectionnés, de 35 à 60 francs.

Plus de CALVITIE précoce M. ROCHON, de retour d'Amérique, a trouvé le seul traitement rationnel pour la prévenir et l'arrêter.

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS AUX TILLEULS 1, r. Victor-Hugo (anc. rue Bourbon), et pl. Bellecour, LYON

ÉTRENNES UTILES POUR DAMES, HOMMES et JEUNES GENS GRAND CHOIX DE BELLES MULES très élégantes BELLES CHAUSSURES DE SOIRÉES très élégantes Grande nouveauté et dans tous les prix.

CACAO VAN HOUTEN PUR, SOLUBLE REMPLAÇANT AVANTAGEUSEMENT Tous les Chocolats Se vend partout au prix de fr. 5, fr. 2,60, fr. 1,40

Croisé beige trame pure laine, gr. larg., tous les tons de beige. Le mètre... Sergé pure laine, larg. 1 m., toutes nuances, valant 1 fr. 50 le mètre.

PUBLICITÉ GÉNÉRALE SUR LES CARTONS DES JOURNAUX ILLUSTRÉS DE PARIS, ETC. Les Sous-Main, L'AGENDA MÉDICAL, L'Album illustré de LYON et des Départements limitrophes, 10, Place Bellecour, 10, LYON

La VIE LYONNAISE est en vente: DANS TOUS LES KIOSQUES ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX ON S'ABONNE AUX BUREAUX DU JOURNAL